

Entretien avec Max Wyse La bête humaine

Emmanuel Galland

Number 218, January–February 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10255ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Galland, E. (2008). Entretien avec Max Wyse : la bête humaine. *Spirale*, (218), 45–46.

Entretien avec Max Wyse

La bête humaine

L'artiste Max Wyse est représenté par la Galerie Simon Blais à Montréal et par la Galerie Bjornson Kajiwara à Vancouver où il exposait en solo en août dernier. Après Plein Sud / Centre d'exposition en art actuel et le Centre d'art et de diffusion CLARK plus tôt cette année, on le retrouvait à l'automne 2007 à la Galerie Envoy à New York.

PORTFOLIO

Propos recueillis par EMMANUEL GALLAND

SPIRALE — Vous êtes natif de la Colombie-Britannique, une région que vous considérez comme « l'extrême nord du Mexique » et qui vous apparaît, dites-vous, comme « une main tendue du sud vers le nord ». Votre attachement au paysage « sudiste » de la Colombie-Britannique semble très marqué. Qu'est-ce qui vous a poussé à vous établir à Montréal ?

MAX WYSE — Montréal, c'était pour opérer un changement radical. Je vivais alors dans une relation avec une date de péremption. En l'an 2000, j'ai visité un ami à Montréal — artiste à sa façon, excentrique —, et j'ai dormi deux nuits dans une voiture. Point d'atterrissage. Je me considère naturellement comme un éternel expatrié... et je ne décide pas de tout. Jusqu'à aujourd'hui, Montréal — à mi-chemin de l'Europe ? — m'a beaucoup aidé à « rencontrer » la France. De multiples rencontres fructueuses m'ont poussé à rester.

SPIRALE — Qu'est-ce qui vous inspire, qu'est-ce qui occupe votre travail en ce moment ?

MAX WYSE — Des délais extérieurs et aussi l'impulsion. Transcrire des images flottantes autour de moi. Des lectures. Ces jours-ci : *L'Ours*, *Histoire d'un roi déchu* de Michel Pastoureau. Dès l'époque préchrétienne, la mythologie européenne a fondé un imaginaire chez l'homme où l'ours est craint au plus haut point. Il est fatalement détrôné par le lion roi-des-animaux. Des fabulations où naissent même des êtres contre-nature, mi-homme, mi-ours. Cela constitue pour moi un réel motif de fascination... C'est Quetzalcoatl qui règne aujourd'hui dans mon atelier : Dieu aztèque, oiseau-serpent ou serpent à plumes qui préserve une forme humaine. Une espèce de sauveur que je traduis par une série de portraits en transformation.

SPIRALE — Vous vous définissez avant tout comme « peintre », mais votre travail n'est-il pas aussi celui d'un « portraitiste » ?

MAX WYSE — Je filtre et compose des images avec l'aide de matériaux spécifiques. Je suis un glaneur d'images avant tout ! Portraitiste dans le sens où j'accorde beaucoup d'importance aux différents visages. Je suis particulièrement à la recherche d'un répertoire de visages qui incarne cette face qui nous hante lorsqu'on traverse une forêt truffée d'obstacles magiques. Un onirisme qui inclut un animisme assumé.

SPIRALE — Une singularité : votre technique est celle de l'application du médium acrylique au dos de feuilles d'acrylique. Représenter « votre » monde, est-ce forcément le faire « à l'envers » ? Renverser le support/la surface et travailler « l'envers du miroir », pour ainsi dire, n'est-ce pas une posture sournoise et féconde à la fois ?

MAX WYSE — Je ne sais pas peindre sur toile... Je suis droitier, mais raisonnablement gaucher. Ce n'est pas tant de renverser le support que de présenter des images derrière une membrane où l'on perce au travers pour voir le monde défiler autrement. Selon ma lognette.

SPIRALE — À votre façon — et au-delà de l'ancrage historique de cette technique —, plusieurs peintres utilisent la feuille d'acrylique ou le verre « à l'envers » (Philippe Favier, Daniel Schlier et les sous-verristes sénégalais entre autres). Mais vous obs-

truez toute la qualité de transparence de votre support. Et malgré une composition généralement sur le mode atmosphérique, vos fonds offrent un horizon bouché et monochromatique, excluant tout au-delà perspectiviste.

MAX WYSE — C'est une fois de plus un truc relié à la brillance de cette membrane, c'est-à-dire la feuille d'acrylique. Je joue avec et contre ses propriétés : séduction, vitrification, distanciation. Par ailleurs, je ne vois pas de possibilité d'éloigner le plan. Tout doit être là, devant toi, comme une évidence. Des paysages à perte de vue, ça ne fonctionnerait pas. L'image est plus efficace quand toute l'action demeure au premier plan. Ma stratégie consiste à capter le regard sans qu'il soit distrait par l'entièreté de la surface.

SPIRALE — Qui sont tous ces personnages décontemporanisés souvent mis à mal dans votre travail ? Corps décharnés, démembrés, démantibulés, désarticulés... est-ce la fin de l'espèce ?

MAX WYSE — En créant des personnages, je dépeins un homme post-historique. En 2004, j'ai inclus des images stéréotypées à l'appui de certains artefacts connotés historiquement. L'homme engagé dans un conflit est profondément ancré dans son temps, dans sa culture. Stigmatisé. Aujourd'hui, sans être unidirectionnel ou fondamentaliste, j'essaie de dépeindre un homme qui existe hors de l'histoire. Un homme qui se trouve plus enrôlé dans la société de la végétation. En trans-fusion réciproque, en greffe : mi-homme et animal, mi-plante. Mes personnages sont délibérément engagés dans des actes magiques spontanés. Sans tomber dans la représentation de rituels. Ils se trouvent démembrés, mais complétés par la nature, re-liés à leur environnement.

SPIRALE — La monstrosité comme seule représentation envisageable ?

MAX WYSE — La monstrosité, pour moi, incarne aussi une grande tendresse ainsi que beaucoup d'humour... Aussi drôle que mélancolique, comme deux doigts d'une même main. Tragique, si nécessaire ; ça ne peut arriver autrement : l'image décide. On demeure à l'écoute des exigences de l'image sur laquelle on travaille. Aucune quête de vraisemblance. Je suis très concerné par la composition. La rencontre avec une image enclenche d'autres images. Je donne la priorité aux personnages, je cherche toujours une certaine tension dans la pause qui évoque une action. C'est de l'ordre de l'intuition, pas d'un programme en particulier. Pour les humains — domesticables —, je réalise d'abord des prises de vues photographiques. Je flâne également dans les librairies en quête d'images d'animaux.

SPIRALE — Ces représentations relèvent de la manipulation génético-esthétique ! Entre animaux de basse-cour et zoo exotique, tout semble y passer dans votre bestiaire : cochon, chevreau, sanglier, chien, oie, lapin, souris et autres rongeurs, kangourou, pélican, singe nasique...

MAX WYSE — Les transplantations sont en cours, mais chaque figure est autonome. Sur le même plan que le corps humain. Elles agissent avec le même but initial, c'est-à-dire exprimer. Des relations tordues se font jour (dans l'influence du composite Quetzalcoatl...); le menton de l'homme devient un serpent qui mange un rongeur ou un oiseau. Une réaction en chaîne. Pour moi, cela m'apparaît toujours comme une nécessité irrépressible.

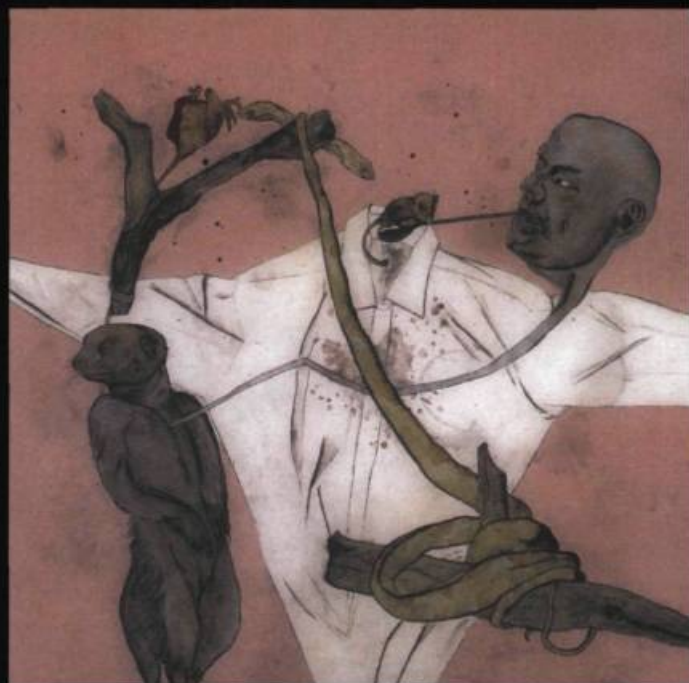
SPIRALE — Votre palette de couleurs dénote une certaine tendreté (taupe, parme, rose gomme, bleu-gris, vert de gris, vert tendre, ocre, terre de Sienne, safran, anis, poivre, brique...). Mais elle s'étend en plages quelque peu souillées.

MAX WYSE — En considérant l'aspect brillant de la feuille d'acrylique, j'ai choisi de tamiser légèrement les gammes de couleurs. Par exemple, pour réaliser la couleur de la chair, ma technique est la suivante : tremper les pinceaux imprégnés de peinture dans l'eau salée, peindre la surface et saupoudrer de pastel écrasé ocre et rose. Puis, application directe de la peinture acrylique.

SPIRALE — La pilosité devient un élément de plus en plus présent dans votre travail. Cela résulterait-il d'un parti pris pour le trait plutôt que pour une massification de la couleur ?

MAX WYSE — Cela induit que la corporalité est plus assumée. Jusqu'en 2003, la forme adulte oscillait entre nouveau-né et adulte. Pour s'inscrire davantage dans le royaume végétal, j'assume la forme adulte-mature qui renvoie par là-même à la pilosité animale comme un engagement direct à l'égard de l'environnement. Le poil est vu comme une protection qui interagit avec l'environnement. C'est ainsi qu'il se distingue de la vulnérabilité des enfants. Et puis, cela rajoute une couche au corps : telles des fibres vues comme des antennes. Le poil renvoie évidemment à la figure du mutant. L'homme-animal et les animaux sont hors contrôle, assujettis à des forces et des charges libidinales essentielles.

SPIRALE — L'art contemporain est souvent perçu comme « sombre » par beaucoup de visiteurs non avertis de galeries ou de musées. Vos compositions sont peuplées de sombres héros.



MAX WYSE — C'est un commentaire extérieur au champ artistique. C'est mal reconnaître tout l'éventail des productions actuelles du champ artistique. Ma peinture est de l'ordre de la métaphore avec beaucoup d'humour et de joie, mais pas de souffrance en tant que telle, sauf pour ceux qui n'entrevoient que de la résistance au processus du changement inhérent à la condition humaine. Une tension certaine est intrinsèque à toute transformation. La société actuelle est bien plus violente. Les représentations religieuses, de tout temps, ont été bien plus choquantes et sanguinolentes...

Max Wyse, **Geophagic Man 2**, (61 x 122 cm), 2007.
Photo : Guy L'Heureux

